

LE MORT PARLANT.

Jadis à Rome était un bon garçon,
Nommé Simplicie, animal si crédule
Qu'on le voyait donner sans nul soupçon,
Dans un panneau, tant fut-il ridicule.
Pour s'amuser, certains drôles un jour,
Firent complot de lui jouer un toar
D'espèce neuve, et trop cruel sans doute.
L'un de ces gars, aposté sur la route,
Vint l'aborder d'un air tout stupéfait :
Eh ! mon ami, comment te voilà fait,
S'écria-t-il ; par quelle maladie
Ta face est-elle à ce poigt enlaidie !
— Malade, moi ! Parbleu je ne sens rien ;
Vous plaivantez, je me porte fort bien.
Un autre arrive, et redoublant la dose,
Lui fait du moins croire à demi la chose ;
Mais un troisième enfin complètement
Le persuade. Etes-vous homme sage
De vous montrer avec un tel visage
Hors du logis, lui dit-il gravement ?
Ah ! si j'étais en même circonstance
Des médecins attendant l'assistance,
Entre mes draps je me tiendrais bien coi.
Qui ! dit Simplicie. Ah ! Monsieur, je vous crois :
Vous m'éclairiez sur le mal qui m'opresse
Je suis au vrai d'une extrême faiblesse.
Veuillez m'aider à retourner chez moi.
Très volontiers on lui rend cet office :
On déshabille, on couche le jocrisse ;
Un faux docteur vient en robe, en rabat,
Se présenter auprès de son grabat ;
Tâte son pouls, en secouant l'oreille,
Dit que jamais sêrte ne fut pareille,
Que le malade à ce qu'il peut juger,
N'échappera pas d'un si pressant danger.
Les assistants confirment ce présage :
A les voir le mal croit par degré ;
Déjà ses yeux sont couverts d'un nuage,
Déjà ses traits sont tous défigurés.
Remarquez-vous cette horrible grimace ?
Ses pieds sont froids, sa langue s'embarresse ;
Il n'en peut plus ; ah ! le voilà passé !
Requiescat à jamais in pace.
Seul contre tous prétendre avoir raison,
Même en tels cas, lui semblait téméraire.
A son destin on vit ce franc oïson.
Se résigner, on le vit sans murmure
Prendre d'un mort l'air et la posture
Et se garder si bien d'ouvrir les yeux
Qu'un vrai défaut ne s'en fût tiré mieux.
Incontinent dans le creux d'une bière
On étendit le corps du pauvre humain ;
Et tôt après on se mit en chemin
Pour le conduire au prochain cimetière.
Mais observez que dans Rome pour lors
C'était déjà, comme aujourd'hui, l'usage
Qu'à découvert on transportât les morts,
Et qu'en entier se montrât leur visage.
Quelqu'un voyant le convoi s'approcher,
S'enquiert tout haut quel homme on va nichier
Si justement dans sa maison dernière.
C'est, lui dit-on, Simplicie. Ah ! répondit-il,
Il est donc vrai que cet esprit subtil
Est pour jamais privé de la lumière ;

Dieu soit loué de délivrer ces lieux
Du plus grand sot, que l'on ait vu sous les cieux !
A ce propos choquant et malhonnête
Le trépassé lève soudain la tête :
Ho ! l'insolent qui vient me quereller
Après ma mort, dit-il tout en furie ;
Va ! si Simplicie était encore en vie,
Tu trouverais, coquin, à qui parler.

ANALYSES PHILOSOPHIQUES.

LES SACRIFICES.

[Suite]

“ On formait aussi, dit un auteur, des chœurs autour de l'autel, on dansait au chant d'hymnes divisés en différentes parties : la strophe, pendant laquelle le chœur se balançait de l'orient à l'occident ; l'antistrophe, qui se dansait en revenant de l'occident, à l'orient, et l'épode, qui se chantait en place devant l'autel. De tous les instruments la flûte était le plus usité dans les sacrifices. ” Les joueurs de flûte étaient copieusement récompensés ; car ils avaient une grande partie des viandes qui se partageaient dans les offrandes sanglantes. La part réservée au prêtre était réglée. Les sacrifices se terminaient rarement sans festin et c'était dans le temple même que se dressaient les tables. Les jeux terminés, le crieur renvoyait l'assemblée, après une libation faite à Jupiter et après une action de grâce solennelle.

Les prémices de la terre, les victimes choisies entre les animaux, c'était trop peu pour les dieux du paganisme ; il leur fallait des sacrifices supérieurs, des sacrifices humains. Ils commandent ; leurs inventeurs obéissent. Dès lors, entraîné par son semblable sur l'autel d'une divinité, l'homme devait se voir brulé ou écorché tout vif, pour satisfaire les goûts sanguinaires des maîtres de l'Olympe. Il devait même, dans certaines circonstances, consommer son sacrifice de sa propre main.

Où trouver le premier conseiller de cette barbarie ? Sera-ce dans Saturne, comme le comporte un fragment de Sanchoniaton ? Sera-ce dans Lycaon, comme le donne à entendre Pausanias ? Quoiqu'il en soit, cette idée survécut à son auteur et fit fortune chez la plupart des peuples.

En effet, qui peut, sans frémir d'horreur, lire dans les écrits anciens et modernes, la description de ces abominables sacrifices— voir des milliers de prisonniers, ou de gladiateurs, à défaut des premiers, arroser les tombeaux des morts pour apaiser leurs Mânes irrités ? Pourtant ce fut là la pratique des Phéniciens, des Egyptiens, des Arabes, des Chananéens, des habitants de Tyr et de Carthage, des Perses, des Espagnols, des Gaulois et d'une infinité d'autres peuples. Les Moabites sacrifiaient leurs enfants à leur dieu Moloch. Athènes, dans ses plus beaux jours, immolait des victimes humaines tous les ans. Dans les grands dangers, Rome offrait des Gaulois en holocauste, pour apaiser ses dieux et obtenir leurs faveurs.

Il était même du devoir d'un grand nombre de peuples d'égorger des domestiques et des officiers sur la tombe des rois et des grands capitaines. Au Mexique, immoler par un moins de vingt mille victimes humaines, c'eût été attirer la disgrâce et le courroux des dieux. Aussi que de guerres injustes déclarées à des peuples souvent paisibles et innocents, dans l'espoir de faire des prisonniers ; car, à défaut de victimes étrangères, les Mexicains devaient immoler leurs propres enfants : horreurs qui se renouvelèrent plus d'une fois. La même pratique se voyait aussi au Pérou et dans plusieurs autres pays.

Aujourd'hui l'usage des sacrifices humains est encore en vigueur aux Indes, malgré tant de généreux efforts pour l'anéantir. Et que pourront toutes les tentatives tant que la loi du pays subsistera et dira : *Le sacrifice d'un homme réjouit la divinité pendant mille ans ; et, celui de trois hommes pendant trois mille ans.*

Le voilà ce bel état de nature, chanté si souvent par nos grands philosophes modernes, le voilà avec tous ses charmes ! Qu'ils aillent aux Indes, qu'ils aillent au centre de l'Afrique et dans quelques coins de nos forêts, ils pourront alors admirer de leurs propres yeux et s'écrier avec connaissance de cause contre le Christianisme, dont les maximes ont troublé le bonheur des heureux habitants des forêts. Peut-être même affrontent-ils la douce satisfaction